

ob. insigne te subterno XI. ...

CONCLUSION.

J'ai fini ma défense, et je laisse maintenant à ceux qui liront ces lignes, à décider si j'ai été traité, par le gouvernement comme je le méritais.

On observera que dans le cours de ce récit, je me suis efforcé autant que possible d'être calme et modéré dans mon langage et dans mes appréciations. Si, parfois, il m'a fallu sortir quelque peu des bornes que je m'étais prescrites, il faut en accuser les faits qui, eux, ne respectent ni le fonds ni la forme : ils parlent fort et frappent rudement. On doit s'en prendre à ceux qu'ils atteignent et non à celui qui est obligé de raconter.

On aura sans doute remarqué aussi que je n'ai pas accusé les ministres d'avoir été les auteurs directs de ma position ; j'ai toujours cru et je crois encore qu'ils ont été les dupes, comme j'ai été victime, de ceux qui les entourent et les inspirent dans la capitale : ils ont laissé faire plutôt qu'agi. A moins de ressembler à ces intrigants sans influence et sans honnêteté politiques, — ce que je ne crois certainement pas encore, — ou à moins, ce qui est plus vraisemblable, de s'avouer aveugles ou de n'avoir rien appris ni rien oublié sur le compte de ces quelques intrigants pétris de haine et de mensonge, qui ne les laissent pas un seul instant, semblables à ces vers rongeurs qui s'attachent aux flancs du navire, le rongent et finissent par le faire sombrer, et à la remorque desquels ils se laissent traîner, MM. Dorion et Letellier ne peuvent expliquer l'étrange conduite tenue envers moi par le gouvernement,

l'insigne mauvaise foi, les calomnies de toutes sortes débitées sur mon compte depuis que je me suis décidé à ne pas me ruiner en publiant un journal quotidien pour un gouvernement qui refusait de remplir les conditions convenues entre lui et moi. Je ne parlais pas de M. Thibaudeau, car il est considéré dans le ministère comme un homme de paille que l'on pose sur le fauteuil présidentiel, comme une cheville, ou plutôt non, car une cheville sert à quelque chose. Comme ministre, comme homme politique, il n'est rien : c'est un zéro mais dont la valeur ne compte point.

Je plains plutôt les ministres que je ne les combats ; l'état major de la rue Desjardins dont ils s'entourent suffit pour me les faire prendre en pitié. Je crois que tant qu'ils auront pour aviseurs des confidents de cette espèce, ils n'auront certainement pas la confiance qu'ils avaient espérée et que pour ma part, je ne puis certe pour cette raison leur accorder. Ma voix n'est rien, mon influence est nulle, je l'admets, mais au moins j'ai le droit de dire et d'écrire ce que je crois être la vérité : cela me suffit. Personne ne m'enlèvera ce droit.

Je pense bien que mon plaidoyer ne plaira pas à tout le monde, mais je dirai à ceux qui ne m'approuveront pas : mettez-vous à ma place et dites ce que vous feriez ! D'ailleurs je ne veux servir d'escabeau à personne et ne veux être en politique l'esclave de qui que ce soit. Je devais des explications à mes amis, à la presse qui s'est emparée de mon affaire. Advienne que pourra, je prends la responsabilité de mes actes et je suis prêt à en discuter le mérite et l'opportunité.

... (Faint, mostly illegible text at the bottom of the page, possibly bleed-through or a second column of text.)

... (Faint, mostly illegible text at the bottom of the page, possibly bleed-through or a second column of text.)